François Pouillon, *Exotisme et intelligibilité. Itinéraires d'Orient*

Alban Bensa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/36921>

DOI : 10.4000/lhomme.36921

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 27 février 2020

Pagination : 166-170

ISBN : 9782713228360

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Alban Bensa, « François Pouillon, *Exotisme et intelligibilité. Itinéraires d'Orient* », *L'Homme* [En ligne], 233 | 2020, mis en ligne le 27 février 2020, consulté le 03 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/36921> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.36921>

DANS CE livre sont rassemblés des écrits composés en contrepoint d'une œuvre plutôt centrée sur des travaux monographiques et sur la coordination de nombreux ouvrages collectifs, dont certains ont fait date. Ces *Itinéraires d'Orient* particulièrement décapsulants instaillent un regard décentré sur des dossiers aussi divers en apparence que la segmentarité au Maghreb, l'ethnographie du Rif, le rayonnement de l'historienne Lucette Valensi, la circulation des étoffes orientales, le destin de Baya, une artiste prodige algérienne, les séjours de Delacroix et de Matisse à Tanger, ou encore la polémique soulevée par les travaux d'Edward Said.

François Pouillon¹ fonde ses analyses sur des allers et retours constants entre des enquêtes de terrain, des lectures abondantes et des visites d'expositions de peinture. Ce cheminement se veut toujours précis, concret, peu sensible aux modes et aux croyances scientifiques et politiques du temps. L'enjeu, il est vrai, est de taille : interroger les jalons narratifs et picturaux des interactions entre l'Orient des pays arabes et l'Occident, à partir des productions savantes et artistiques s'échangeant entre deux mondes qui, finalement, et quoi qu'on en pense dans l'hystérie identitaire actuelle, tendraient plutôt à n'en former désormais qu'un seul. Leur porosité réciproque, leur interpénétration avouée ou cachée – par-delà les conquêtes, les confrontations de régimes coloniaux ou indépendants – constituent l'horizon de cette recherche hors des sentiers battus, que l'auteur mène depuis près d'un demi-siècle.

François Pouillon a déjà, dans son *Anthropologie des petites choses*², récemment montré son talent à lier « la liberté de ton, la qualité de l'observation et la finesse des analyses »³, en entrant dans les sujets les plus vastes et problématiques par des portes inattendues, parfois dérobées, sans jamais hurler

avec les loups ni se prendre aux modes, aux conventions académiques ou aux idéologies. Cette méthode, attentive au détail pertinent et à l'écart entre une réalité complexe et sa mise en représentation dans des écrits, des tableaux ou des objets, anime son regard critique sur les rapports entre Orient et Occident.

Il nous propose de revisiter simultanément les recherches anthropologiques ou historiques, leurs contextes de production et leurs usages sociaux et politiques variés. Ainsi, par exemple, quant au destin de la notion de segmentarité dans le monde arabe, plutôt que de se perdre dans une nouvelle dissertation critique à propos des structures sociales (in)égalitaires prégnantes dans les sociétés du Maghreb, il décrypte les réactions à l'importation au Maghreb, par l'intervention malicieuse d'Ernest Gellner⁴, de ce schéma théorique forgé par Evans-Pritchard à propos de tribus nilotiques en Afrique de l'Est. Il souligne alors combien la segmentarité est jugée inacceptable – au même titre, soit dit en passant, que le « mariage arabe » – par les intellectuels maghrébins,

1. Rappelons, comme il aime à le préciser, que François Pouillon est sans liens de parenté avec l'ancien Secrétaire général de la revue *L'Homme*, mais le fils du célèbre architecte Fernand Pouillon, et qu'il serait plutôt l'élève de Georges Balandier.
2. Lormont, Le Bord de l'eau, 2015 (« Des Mondes ordinaires »).

3. Cf. le compte rendu par Jean-Louis Fabiani de cet ouvrage : « Compte rendu de Pouillon François, 2015, *Anthropologie des petites choses* », *Ethnographiques.org*, 2015 (en ligne : <http://www.ethnographiques.org/2018/Fabiani>).

4. Cf. Ernest Gellner, *Les Saints de l'Atlas*. Trad. de l'anglais par Paul Coatalen ; éd. par Gianni Albergoni. Saint-Denis, Bouchène, 2003 [1969] (« Intérieurs du Maghreb »). Voir aussi Jeanne Favret, « La segmentarité au Maghreb », *L'Homme*, 1966, 6 (2) : 105-111 (en ligne : https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1966_num_6_2_366790).

qui sont généralement issus des classes moyennes urbaines en mal de modernité. Bien que l'ethnographie ait mis en évidence des scissions et des recompositions politiques effectives dans la région, avec débats démocratiques ou violences lignagères, et notamment à l'université, la science sociale locale y voit à l'époque une forme résiduelle de primitivité. « Le refus de la tribu », conclut Pouillon, « représentait donc une affirmation identitaire dans le cadre d'une revendication globale de dignité » (p. 50). Et les chercheurs occidentaux compassionnels, aimant flatter les nouveaux États du Maghreb devenus indépendants et s'inspirant aussi d'un marxisme d'essence évolutionniste, d'emboîter le pas à cette dénégation de sauvagerie : les uns et les autres préfèrent insister sur le développement, la lutte des classes, les hiérarchies, les inégalités ou les logiques étatiques, rendant, selon eux, obsolètes les logiques segmentaires archaïques. Il eut mieux valu, comme y invite Pouillon commentant un ouvrage lumineux d'Hamit Bozarslan⁵, que nos doctes collègues des deux côtés de la Méditerranée relisent Ibn Khaldûn qui, au xiv^e siècle déjà, avait fort bien perçu combien la périphérie était nécessaire au centre afin que celui-ci parvienne à se perpétuer. Question par ailleurs toute contemporaine que celle de « la restructuration des empires et de l'après-11 septembre » (p. 79).

François Pouillon déjoue les illusions étatistes nationalistes tout autant que celles qui, sous couvert de science, ont présidé à la construction de la berbérerie ou du cheval arabe. Mais il ne s'agit jamais, dans sa réflexion, de jeter le bébé avec l'eau du bain, tout au plus de démontrer, qu'au fil du temps, les classements se modifient et se compliquent. Il faut ainsi, plaide-t-il d'un bout à l'autre de ses argumentations qui soulèvent des problèmes essentiels à travers l'exploration de cas singuliers, rompre avec tout modèle régional englobant : « Cette société maghrébine n'est pas seulement différenciée, elle est contradictoire, et les questions qu'elle se pose ne sont pas seulement multiples mais alternatives et concurrentes » (p. 67). Cette dynamique affleure partout,

en dépit des efforts dispensés sans relâche par les nationalistes et leurs thuriféraires scientifiques à l'Ouest, pour « construire des glacis socio-politiques continus, des espaces culturels homogènes » (p. 20). Et François Pouillon de rappeler que l'anthropologue « s'attache particulièrement à la diversité : il a compétence dès lors à repérer les ravalements sociologiques et nettoyages divers que l'on a fait subir au passé [...] ». Le travail consiste alors à chercher les failles mal camouflées dans le tissu social, survivances archéologiques d'anciennes blessures, d'anciens clivages » (p. 21). Rien de tel pour y parvenir que de confronter l'écrit à l'oral, autrement dit la bibliothèque à la relation d'enquête – Jean Duvignaud, rappelle Pouillon (pp. 69-71), l'avait bien souligné dans son *Chebika*⁶ –, c'est-à-dire aux personnes rencontrées qui s'expriment sans savoir que, presque toujours, si on les écoute vraiment, elles nous surprennent.

François Pouillon s'intéresse, tant sur le terrain que dans ses enquêtes historiques, aux personnages et créateurs hybrides, aux « acculturés vrais » dont les parcours et les œuvres ont élaboré l'orientalisme en en faisant un mode de vie et de pensée dépassant toute relation de domination. Dans les études très variées ici rassemblées sont ainsi mises en évidence les réfractions réciproques des imageries du monde arabe et du monde européen dans des sensibilités et des personnalités diverses.

Avec Mariano Fortuny (1871-1949), « styliste, créateur de tissus et de mode célébré par Proust » (p. 87), notre anthropologue des formes, des matériaux et des couleurs nous plonge dans « la splendeur plus qu'orientale » (Kipling) des décorations, costumes

5. Cf. Hamit Bozarslan, *Le Luxe et la violence. Domination et contestation chez Ibn Khaldûn*, Paris, CNRS Éd., 2014, en dialogue avec un autre ouvrage non moins important : Gabriel Martinez-Gros, *Brève Histoire des empires. Comment ils surgissent, comment ils s'effondrent*, Paris, Le Seuil, 2014 (« La Couleur des idées »).

6. Jean Duvignaud, *Chebika. Mutations dans un village du Maghreb*, Paris, Gallimard, 1968 ; rééd. Plon, 1991 (« Terre humaine »).

et autres chatoiements qui empourprèrent les fastes des années 1890-1920. Fortuny, en effet, fut peintre modeste mais extraordinaire inventeur de ce luxe bourgeois européen empruntant au « monde somptueux des arts de l'Islam » (p. 89), ceux-là mêmes qui imprègnent la *Recherche du temps perdu* et jusqu'aux films de Visconti. L'hommage rendu à cet homme, à qui Venise a consacré tout un musée, s'inscrit dans une réflexion plus large sur la circulation des étoffes et de leurs motifs dans l'histoire des relations entre Orient et Occident : « On voit avec les faits textiles que les choses circulent avec une vivacité particulière entre les formations sociales, où le rapport n'est pas un fait unilatéral : celles-ci n'apparaissent pas non plus ici comme des essences campées sur l'héritage et le terroir, mais comme des faits de relation » (p. 149).

Cette insistance sur la relation n'est en rien, pour François Pouillon, une option en faveur d'un vaste système de transformations formelles qui dominerait les sociétés et les individus mais, à l'inverse, une évidence historique : de proche en proche, de contacts en contacts, les choses changent de cadres et de contextes, et couvrent alors des espaces plus larges de rencontres et d'influences. Une trame toute matérielle d'événements, d'objets et de personnes porte ainsi les artefacts, les idées et les façons d'être (le snobisme est un puissant facteur d'imitation), dont l'attrait finit par relier entre eux les continents. D'ailleurs, la mondialisation est vieille comme le monde et l'archéologie confirme la perpétuelle fabrication du proche par le lointain. L'enjeu théorique général de cette démarche, qui interroge les frontières pour mieux les franchir, entend travailler à « la construction des identités parallèlement à leur élaboration scientifique et politique » (p. 16). Largement produites par les hasards de l'histoire, coloniale ou autre, les entités politiques ont été cependant érigées en essences éternelles. C'est contre cette exaltation de l'altérité absolue que François Pouillon nous invite à explorer les recouvrements croisés de l'Orient et de l'Occident, non seulement textiles mais aussi picturaux,

c'est-à-dire « sur le terrain peu verbalisé des images produites ou reproduites » (p. 19).

La peinture dite « orientaliste » n'est pas le fruit d'un simple imaginaire dominant de l'Occident sur l'Orient, mais d'une co-construction complexe élaborée par des penseurs et des artistes autant orientaux qu'occidentaux⁷. L'anthropologie des œuvres figuratives prenant pour thème des scènes paysannes ou urbaines, historiques ou mythologiques, centrées sur la vie quotidienne, les batailles ou l'exercice somptuaire ou cruel des pouvoirs, montre qu'il ne s'agit pas d'inventions de traditions nourries de fantasmes attribués aux colonisateurs, mais des mises en images d'expériences vécues par les artistes au cours de voyages ou par le truchement d'autres images déjà en circulation. Contre la mode du tout virtuel, Pouillon défend une position réaliste, assumée sans pompe ni naïveté, dans une démarche qui prend les apparences au sérieux parce que leur réalité résiste à tout. Il décèle ainsi, derrière l'image, sa source tangible, tout ethnographique, celle par exemple du mendiant, de la prostituée ou du berger, tels qu'en eux-mêmes enfin les artistes les changent en en faisant des figures qui, certes, peuvent être utilisées comme des stéréotypes, mais nous renseignent aussi sur un vieux monde rural dont il ne reste souvent que des bribes loin des villes modernisées : « car après une phase de refus, ces images inégales et partielles demeurent les seules traces d'un passé trop chamboulé » (p. 157). Toute nostalgie recadrée, notre auteur remonte alors la généalogie d'œuvres qui empruntent les unes aux autres, perpétuant des clichés mais produisant aussi des transformations créatrices sans pour autant que l'écho lointain du modèle premier ne disparaisse complètement.

Les jeux d'images et leurs significations fluctuent au gré des situations politiques. François Pouillon démontre ainsi que des

7. C'est ce qui a été développé dans une entreprise collective quasi encyclopédique, celle d'un *Dictionnaire des orientalistes de langue française* (François Pouillon, ed., Paris, IISMM-Karthala, 2008 ; 3^e éd. : 2011).

peintres classés « orientalistes » peuvent, les indépendances venues, devenir des références pour des nationalistes en mal d'une image-bucolique. Il se penche de la sorte sur l'étonnant itinéraire du miniaturiste algérien Mohammed Racim (1896-1975), dont l'œuvre fut attachée à peindre « la vie musulmane d'hier », cela dans les années 1960, en un temps où elle était censée « témoigner des succès de la France coloniale [pourtant à l'agonie] dans la promotion d'une élite indigène et sa sollicitude à l'égard des traditions populaires de l'Algérie » (p. 167) ; dix ans plus tard et l'indépendance acquise, les mêmes peintures se voient hissées par l'État algérien au rang d'emblème identitaire national, « dans la ligne d'arabisme tempéré de modernité qui est celle du ministre de la culture » au sein du régime populiste de Boumédiène.

Il en fut de même d'Étienne Dinet (1861-1929), à qui François Pouillon a consacré une étude de référence⁸. Ce peintre français, converti à l'islam sur le tard, avait vu son œuvre d'abord identifiée à une évocation coloniale soucieuse de folkloriser la ruralité du Maghreb, avant que ses tableaux ne soient l'objet d'une récupération par l'Algérie indépendante travaillant à bâtir une identité nationale enracinée dans l'imagerie d'une campagne apaisée, mais disparue de longue date : « Avec cette réappropriation d'un regard externe, un temps ressenti comme agressif et pesant, on boucle un cycle imaginaire : le fantasma a pris corps » (p. 157).

Comme s'y attachent nombre de démonstrations pointues de François Pouillon, « les images sont aisément reprises à condition d'être requalifiées, reléguées » (p. 24). Ces retournements et glissements de sens ne sont accessibles que si l'on se situe aux confins des histoires et des formes quand elles se croisent et recroisent : « ni "dedans", pour participer des illusions de ce monde, ni "dehors" pour en méconnaître ou en caricaturer le travail, l'effort méthodologique consiste alors à se placer à la frontière » (p. 21), dans cet entre-deux où le même peut, selon les moments, devenir l'autre et réciproquement. Dans cette perspective, souligne Pouillon, l'objet est toujours « transitionnel ».

Il en est de même des textes sur l'Orient dont il aime à retracer les généalogies complexes. On se souvient de son étonnante restitution des conditions d'élaboration d'une annexe du *Voyage en Orient* de Lamartine : un manuscrit arabe acheté au Liban, traduit à Paris et contextualisé pour écrire un périple touristique que l'auteur n'avait jamais mené à bien⁹. Et on apprécie ici la constante mise en relation des écrits, des situations vécues et des images, selon un va-et-vient qui mesure les congruences, les écarts et les dérivés en référence à ce qui a pu vraiment se passer pour l'écrivain ou le peintre au fil de leurs pérégrinations lointaines.

François Pouillon fonde, en effet, ses réflexions anthropologiques sur la relation entre l'écriture et l'expérience ethnographique, en tant que ces arts de voir et de dire permettent d'accéder à une certaine intelligibilité de l'exotisme, compris ici non comme un rêve anthropologique fâcheux¹⁰, mais en tant qu'effet toujours à élucider d'une fascination réciproque. Il ne s'agit pour autant jamais de basculer dans l'illusion du tout textuel. Si les textes sont des faits, les faits ne sont pas des textes. Pouillon puise ainsi dans la relation de voyage, l'étude savante, les échanges de lettres, les sources de ce positivisme critique dont il fait sa marque de fabrique : « Je pense que le texte est là pour établir une médiation entre un référent et un objectif de connaissance [...]. Les choses existent et elles sont configurées de solide manière » (p. 27).

Ce respect des réalités qu'on voudrait objectives doit englober l'évaluation de la colonisation et de ses conséquences. L'anthropologie de la Méditerranée au sens

8. Cf. François Pouillon, *Les Deux Vies d'Étienne Dinet, peintre en Islam. L'Algérie et l'héritage colonial*, Paris, Balland, 1997 (« Le Nadir »).

9. Cf. François Pouillon, « Monsieur de Lamartine au désert : réécriture d'un récit de voyage », in Alban Bensa & François Pouillon, eds, *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*, Toulouse, Anacharsis, 2012 : 157-186.

10. Cf. Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis, 2006 (« Essais »).

large est zébrée par les conquêtes ottomanes et européennes, puis par les décolonisations et jusqu'aux indépendances où l'on a aussi beaucoup massacré et détruit. Mais cette histoire longue a intensifié les échanges d'idées et d'images entre tous ses acteurs, imprégné les pratiques et représentations oscillant entre emprunts mutuels et rejets radicaux, eux-mêmes pris dans des relations mimétiques. François Pouillon ne tranche pas dans le vif, mais analyse les effets de miroir qui contredisent l'idée de relations de domination à sens unique de l'Occident sur l'Orient. Anti-saidien résolu, il critique tout lien simpliste entre orientalisme et domination occidentale. Notre anthropologue historiographe s'attache, à rebours des visées du maître de Columbia, à déceler les traces des influences réciproques et durables dont gens du Sud et Occidentaux peuvent sortir à la fois changés et grandis. Sur un autre plan, cette conception dé-radicalisée est en fait aujourd'hui partagée par nombres

d'études coloniales, mais au risque parfois de devenir bonasses, d'édulcorer les faits de violence et de masquer leurs fondements politiques.

À l'inverse, pour François Pouillon, ici chercheur humaniste critique, il n'est pas question d'oublier ni les atrocités de la colonisation ni celles perpétrées ensuite au sein des États devenus indépendants, mais de travailler à l'ouverture d'un chemin intellectuel et politique apaisé, par une recherche érudite entièrement consacrée à l'intensité créatrice des rapports Orient/Occident : « Il convient désormais d'aborder les choses non plus à travers le prisme de la confrontation Est-Ouest, ou plutôt Nord-Sud, mais en les inscrivant dans une logique globale, où plusieurs sites, plusieurs acteurs entrent en interférence » (p. 228). Par les temps assassins que nous traversons, il faut lui savoir gré de cet optimisme raisonné.

Alban Bensa